

GÉRARD TRAQUANDI, L'APPROBATION DE LA NATURE

Textes lus lors de la performance littéraire dans l'exposition Gérard Traquandi
au musée des Beaux-Arts de Caen les 25 juillet et 27 août 2022

- *Avec mon assistant, je coule la peinture...* – Gérard Traquandi
- *Entretien avec Gérard Traquandi* (in *Gérard Traquandi*, LaBelleBleue et *Traquandi*, Actes Sud)
- *Éloge de la marche* – Leslie Stephen (Rivages poche)
- *L'Idiot* – Fiodor Dostoïevski (Livre de poche)
- *Nature et humanité* – Dominique Maes (in *Chansons de la Grande Droguerie Poétique*, Maelström)
- *La sagesse des arbres* – Hermann Hesse
- *L'Arbre-Monde* – Richard Powers (10/18)
- *Une famille d'arbres* – Jules Renard (in *Histoires naturelles*, Librio Flammarion)
- *Je suis un gardeur de troupeaux* – Fernando Pessoa (*Le Gardeur de troupeaux* in *Poèmes païens*, Points)
- *Tout ce que je vois est net comme un tournesol* – Fernando Pessoa (*Le Gardeur de troupeaux* in *Poèmes païens*, Points)
- *Si je pouvais croquer la terre entière* – Fernando Pessoa (*Le Gardeur de troupeaux* in *Poèmes païens*, Points)
- *Le mystère des choses, où est-il ?* – Fernando Pessoa (*Le Gardeur de troupeaux* in *Poèmes païens*, Points)
- *Aujourd'hui les artistes veulent raconter une histoire...* – Gérard Traquandi
- *Cézanne* – Joaquim Gasquet (in *Conversations avec Cézanne*, Macula)
- *Noces à Tipasa* – Albert Camus (in *Noces*, Folio)
- *La Légende de Saint Julien l'Hospitalier* – Gustave Flaubert (Flammarion)
- *Le peintre vit dans la fascination...* – Maurice Merleau-Ponty (in *L'Œil et l'Esprit*, Folio)
- *Impressions et souvenirs* – George Sand (in *Écrits sur la nature*, Le Pommier)
- *L'inconnu sur la terre* – J.M.G. Le Clézio (Gallimard / L'Imaginaire)

Choix des textes, montage et lecture : Philippe Müller, Vincent Vernillat
Compagnie P.M.V.V. le grain de sable

Avec mon assistant, je coule la peinture sur une toile posée par terre, à plat, et penche cette dernière de sorte que la couleur s'étale. Nous réitérons ce geste pour obtenir environ 7 minces couches. Au fur et à mesure que je crée ce « fonds », les couleurs se mélangent, s'intensifient, jusqu'à atteindre ou pas la luminosité voulue. Vient la seconde étape, qui diffère selon ce que je souhaite rendre. En marge du fond, nous peignons la surface d'une feuille de papier Bolloré avec beaucoup de charges, que nous reportons sur la toile. Après l'avoir enlevée, des rythmes horizontaux et verticaux apparaissent sur le tableau.

Gérard Traquandi

*

Gérard Traquandi, est-ce que vous êtes un peintre abstrait ? Ou pas tout à fait ? À la limite de l'abstraction ? Entre abstraction et réalisme ? J'ai lu que « vous penchiez vers l'abstraction pour figurer le réel, mais que vous vous éloigniez de la représentation fidèle au profit d'une approche sensorielle » ?

Dans les années 50, on qualifiait certains artistes d'abstrait, et d'autres de non-figuratifs. Je fais partie de la seconde catégorie. Ma capacité d'abstraction est limitée, je reste un peintre de sensation.

Mais quand je parle de sensations, je ne pense pas seulement à des sensations optiques ou des réminiscences, ce sont tout aussi bien des sensations primaires : comment en montagne on sent le sol sous ses pieds quand on monte et quand on descend, comment on glisse, comment on s'enfonce, pour moi c'est très très important, s'il n'y avait pas ça peut-être est-ce que je ne peindrai pas. Ces sensations, il faut les transformer en peinture, mais la peinture aussi ça peut être physique. Le toucher en peinture c'est capital, quelquefois on le perd et c'est dramatique, on se dit : je ne l'ai plus... c'est parti, c'est fini. Et le toucher ça a à voir avec la marche, le ski, la nage, l'escalade...

Est-ce que le choix de la montagne comme motif n'est pas lié au fait qu'en montagne, les marcheurs le savent, tout est affaire d'évaluation des distances ? Ce que vous dites être aussi la question de la peinture... Ce n'est peut-être pas un simple hasard biographique si Cézanne a fini sa vie sur l'obsession d'une montagne.

Bien sûr que ce n'est pas un hasard. L'atelier des Lauves à Aix – ce n'est pas de là que Cézanne peignait la Sainte-Victoire mais c'est là qu'il avait choisi d'être – se trouve sur un versant : pas un grand abrupt, mais un versant. Les photographes savaient bien, autrefois, qu'on regarde une montagne depuis le versant qui lui fait face de l'autre côté de la vallée, à mi-pente. Aimer la montagne, c'est sûrement aimer la conscience qu'elle vous donne d'avoir sans cesse à mesurer votre rapport au monde. Il se peut que je peigne la montagne parce que je fais de la montagne, que je m'y sens bien point.

Gérard Traquandi, *extraits d'entretiens*

*

En hiver, les Alpes sont un pays de songe. Depuis que le voyageur aperçoit, des terrasses du Jura, la longue série de pics qui va du mont Blanc au Wetterhorn, jusqu'à un moment où il pénètre dans les recoins les plus reculés de la chaîne, il traverse une suite de rêves dans un rêve. Chaque vision ouvre une voie vers une autre plus proche des abords du sanctuaire, plus solennelle et plus éthérée. On passe par de lentes gradations vers les régions de plus en plus fantômes, où le fleuve de la vie coule moins vite, et où un enchantement paralyse les sens au moyen d'un philtre encore plus puissant. En partant, par exemple, du plus délicieux de tous les lacs, là où la Blümlisalp, la Jungfrau et le Schreckhorn forment un admirable fond aux vieux donjons de Thoun, on tombe sous l'emprise du charme. Les eaux du lac, que les torrents ne tachent plus, semblent de la turquoise liquide. (...)

Encre le lac et les collines couvertes de neige, les forêts dépouillées donnent, grâce à leurs feuilles mortes, brunes et rouges, la note chaude qui contraste avec le froid du paysage environnant. Plus haut, les forêts de sapins montrent toujours leurs larges zones violettes, mais pas comme en été où l'intransigeance des ombres les transforme en taches d'un noir de poix ; elles sont adoucies par l'air brumeux, et leurs branches sont poudrées d'une poussière de neige comme les cheveux d'une belle dame du XVIII^e siècle. La réverbération féroce du soleil d'août, qui donnait un aspect de monotonie desséchée aux hauts pâturages, est éteinte. Les verts éternels, que condamnaient les peintres, ont disparu et, à leur place, se trouvent des gammes de nuances et de textures qu'ils n'aimeront peut-être pas – je ne suis pas dans leurs secrets – mais qu'ils devront désespérer de rendre fidèlement. Les chaînes semblent faites d'une substance délicate d'un blanc crème, qui ne rappelle pas l'éblouissante splendeur des neiges éternelles ; c'est si pur et si moelleux que cela fait penser à du lait gelé plutôt qu'à de la neige ordinaire. (...)

Le lac, les forêts, les montagnes sont éclairés par un soleil bas qui jette d'étranges ombres indistinctes vers les hauteurs menaçantes ; elles se fondent dans les vastes profondeurs du ciel où se perdent imperceptiblement dans les flancs des montagnes. Comme le bateau entre dans l'ombre des collines, un groupe de sapins à l'horizon arrive à se détacher sur le soleil et se transforme soudain en argent en fusion. (...)

Les grandes montagnes, au fond du tableau, se dressent, menaçantes, dans un calme spectral ; leurs falaises, blanches de gel, diffèrent à peine, par le contour ou les détails, de ce qu'elles étaient en été. Lorsque le soleil baisse, et que la large flamme des coloris grandioses se perd dans la nuit, ou est absorbée dans la vaste étendue du clair de lune phosphorescent, on se sent vraiment à la frontière des rêves.

Leslie Stephen, *Éloge de la marche*

*

Je ne comprends pas comment on peut passer devant un arbre et ne pas être heureux parce qu'on le voit.

Fiodor Dostoïevski, *L'Idiot*

*

Chaque être humain devrait être l'ami
D'un très vieil arbre au tronc marqué
De belles cicatrices du passé.
Il l'aurait connu tout petit
Et se serait parfois caché
Dans la douceur de son feuillage sans âge
Pour y pleurer, rire ou chanter
Avec des oiseaux de passages
Qui lui auraient roucoulé l'évidence
Qu'il n'est pas le centre du Monde
Et qu'il est sage de penser
Faire simplement partie
De la Vie.

Dominique Maes, *Nature et humanité*

*

Les arbres sont des sanctuaires. Qui sait leur parler, sait les écouter, découvre la vérité. Ils ne prêchent pas l'instruction et des solutions toutes faites, ils prêchent pour l'individu insouciant, la loi originelle de la vie.

Hermann Hesse, *La sagesse des arbres*

*

Les arbres sont conscients de notre présence. La chimie de leurs racines et des parfums que dégagent leurs feuilles changent à notre approche... Quand on se sent bien après une promenade en forêt, c'est peut-être que certaines espèces essaient de nous draguer, ou de nous soudoyer. Tant de remèdes miracles proviennent des arbres, et nous avons à peine gratter la surface de ce qu'ils ont à offrir. Les arbres essaient depuis longtemps d'entrer en contact avec nous. Mais ils parlent à des fréquences trop basses pour que les humains les entendent.

Richard Powers, *L'Arbre-Monde*

*

C'est après avoir traversé une plaine brûlée de soleil que je les rencontre.
Ils ne demeurent pas au bord de la route, à cause du bruit. Ils habitent les champs incultes, sur une source connue des oiseaux seuls.
De loin, ils semblent impénétrables. Dès que j'approche, leurs troncs se desserrent. Ils m'accueillent avec prudence. Je peux me reposer, me rafraîchir, mais je devine qu'ils m'observent et se défient.
Ils vivent en famille, les plus âgés au milieu et les petits, ceux dont les premières feuilles

viennent de naître, un peu partout, sans jamais s'écarter.
Ils mettent longtemps à mourir, et ils gardent les morts debout jusqu'à la chute.
Ils se flattent de leurs longues branches, pour s'assurer qu'ils sont tous là, comme les aveugles. Ils gesticulent de colère si le vent s'essouffle à les déraciner. Mais entre eux aucune dispute. Ils ne murmurent que d'accord.
Je sens qu'ils doivent être ma vraie famille. J'oublierai vite l'autre. Ces arbres m'adopteront peu à peu, et pour le mériter j'apprends ce qu'il faut savoir :
Je sais déjà regarder les nuages qui passent.
Je sais aussi rester en place.
Et je sais presque me taire.

Jules Renard, *Une famille d'arbres*

*

Je suis un gardeur de troupeaux.
Le troupeau, ce sont mes pensées
Et mes pensées sont toutes sensations.
Je pense avec les yeux et avec les oreilles
Et avec les mains et les pieds
Et avec le nez et la bouche.

Penser une fleur c'est la voir et la respirer
Et manger un fruit c'est en savoir le sens.

C'est pourquoi lorsque par un jour de chaleur
Je me sens triste d'en jouir à ce point,
Et que je m'étends de tout mon long dans l'herbe,
Et que je ferme mes yeux brûlants,
Je sens mon corps entier étendu dans la réalité,
Je connais la vérité et suis heureux.

Fernando Pessoa, *Le Gardeur de troupeaux*

*

Tout ce que je vois est net comme un tournesol.
J'ai l'habitude d'aller le long des routes
Tout en regardant à droite et à gauche,
Et de temps en temps derrière moi.
Or ce que je vois à chaque instant
Est cela même qu'auparavant jamais je n'avais vu,
Et je sais fort bien m'en rendre compte...

Je sais maintenir en moi l'étonnement
Que connaîtrait un nourrisson si, à sa naissance,
Il remarquait qu'il est bel et bien né...
Je me sens nouveau-né à chaque instant
Dans la sereine nouveauté du monde...
Je crois au monde comme à une marguerite,
Parce que je le vois. Mais je ne pense pas à lui
Parce que penser, c'est ne pas comprendre...
Le monde ne s'est pas fait pour que nous pensions à lui
(Penser, c'est être dérangé des yeux)
Mais pour que nous le regardions et en tombions d'accord...
Moi je n'ai pas de philosophie : j'ai des sens...
Si je parle de la Nature ce n'est pas que je sache ce qu'elle est,
Mais c'est que je l'aime, et je l'aime pour cela même,
Parce que lorsqu'on aime, on ne sait jamais ce qu'on aime
Pas plus que pourquoi on aime, ou ce que c'est qu'aimer...
Aimer est la première innocence,
Et toute innocence ne pas penser...

Fernando Pessoa, *Le Gardeur de troupeaux*

*

Si je pouvais croquer la terre entière
Et lui trouver du goût,
Et si la terre était une chose à croquer,
J'en serais plus heureux pour un moment...
Mais moi ce n'est pas toujours que je veux être heureux.
Il faut bien être de temps à autre malheureux
Afin de pouvoir être naturel...
Cc n'est pas tous les jours qu'il fait soleil,
Et la pluie, quand elle manque terriblement, on la demande.
C'est pourquoi je prends le malheur avec le bonheur
Naturellement, comme qui ne s'étonne point
Qu'il y ait montagnes et plaines
Ainsi qu'herbes et rochers...

Ce qu'il faut c'est être naturel et calme
Dans le bonheur comme dans le malheur,
Sentir comme l'on voit,
Penser comme l'on marche,
Et lorsqu'on va mourir, se rappeler que le jour meurt,

Et que le couchant est beau et belle la nuit qui se fait...
Et que si ainsi sont les choses, c'est que les choses sont ainsi.

Fernando Pessoa, *Le Gardeur de troupeaux*

*

Le mystère des choses, où est-il ?
Où est-il puisqu'il ne se montre pas,
Serait-ce pour nous montrer qu'il est mystère ?
Qu'en sait le fleuve et qu'en sait l'arbre ?
Et moi, qui ne suis rien de plus qu'eux, qu'est-ce que j'en sais ?
Chaque fois que je regarde les choses et pense à ce que les hommes pensent d'elles,
Je ris comme un ruisseau qui bruit frais sur une pierre.
Car l'unique sens occulte des choses
Est qu'elles n'ont pas de sens occulte du tout.
Ce qui est plus étrange que toutes les étrangetés
Et que les rêves de tous les poètes
Et les pensées de tous les philosophes,
C'est que les choses soient réellement ce qu'elles semblent être
Et qu'il n'y ait rien à comprendre.

Oui, voici ce que mes sens ont appris tout seuls :
Les choses n'ont pas de signification : elles ont de l'existence.
Les choses sont l'unique sens occulte des choses.

Fernando Pessoa, *Le Gardeur de troupeaux*

*

Aujourd'hui les artistes veulent raconter une histoire, moi ce qui m'intéresse, c'est plutôt la façon dont c'est fait. En faisant l'éloge des matériaux, j'aimerais que mon tableau, ou ma sculpture, soit aussi beau que la nature.

Gérard Traquandi

*

Ce jour-là, dans le quartier de la Blaque, non loin des Mille, à trois quarts d'heure d'Aix et du Jas de Bouffan, sous un grand pin, au bord d'une verte et rouge colline, nous dominions la vallée de l'Arc. Il faisait bleu et frais, un premier matin d'automne dans la fin de l'été. (...) Cézanne avait planté son chevalet à l'ombre d'un bouquet de pins. Il travaillait là depuis deux mois, une toile le matin. une l'après-midi. L'œuvre était « en bon train ». Il était joyeux. La séance touchait à sa fin. Le vieux maître me souriait.

MOI - Vous êtes content, ce matin ?

CÉZANNE - Je tiens mon motif... (Il joint les mains.) Un motif, voyez-vous, c'est ça...

MOI – Comment ?

CÉZANNE - Eh ! oui... (il refait son geste, écarte ses mains, les dix doigts ouverts, les rapproche lentement, lentement, puis les joint, les serre, les crispe, les fait pénétrer l'une dans l'autre.) Voilà ce qu'il faut atteindre... Si je passe trop haut ou trop bas, tout est flambé. Il ne faut pas qu'il y ait une seule maille trop lâche, un trou par où l'émotion, la lumière, la vérité s'échappe. Je mène, comprenez un peu, toute ma toile, à la fois, d'ensemble. Je rapproche dans le même élan, la même foi, tout ce qui s'éparpille... Tout ce que nous voyons, n'est-ce pas, se disperse, s'en va. La nature est toujours la même, mais rien ne demeure d'elle, de ce qui nous apparaît. Notre art doit, lui, donner le frisson de sa durée avec les éléments, l'apparence de tous ses changements. Il doit nous la faire goûter éternelle. Qu'est-ce qu'il y a sous elle ? Rien peut-être. Peut-être tout. Tout, comprenez-vous ? Alors je joins ses mains errantes... Je prends, à droite, à gauche, ici, là, partout, ses tons, ses couleurs, ses nuances, je les fixe, je les rapproche... Ils font des lignes. ils deviennent des objets, des rochers, des arbres, sans que j'y songe. ils prennent un volume. Ils ont une valeur. Si ces volumes, si ces valeurs correspondent sur ma toile, dans ma sensibilité, aux plans, aux taches que j'ai, qui sont là sous nos yeux, eh bien ! ma toile joint les mains. Elle ne vacille pas. Elle ne passe ni trop haut, ni trop bas. Elle est vraie, elle est dense, elle est pleine... Mais si j'ai la moindre distraction, la moindre défaillance, surtout si j'interprète trop un jour, si une théorie aujourd'hui m'emporte qui contrarie celle de la veille, si je pense en peignant, si j'interviens, patatras ! tout fout le camp.

MOI - Comment, si vous intervenez ?

CÉZANNE - L'artiste n'est qu'un réceptacle de sensations, un cerveau, un appareil enregistreur... Parbleu, un bon appareil, fragile, compliqué, surtout par rapport aux autres... Mais s'il intervient, s'il ose, lui, chétif, se mêler volontairement à ce qu'il doit traduire, il y infiltre sa petitesse. L'œuvre est inférieure.

MOI - L'artiste, en somme, serait donc pour vous inférieur à la nature.

CÉZANNE - Non, je n'ai pas dit cela. L'art est une harmonie parallèle à la nature. Que penser des imbéciles qui vous disent : le peintre est toujours inférieur à la nature ! Il lui est parallèle. S'il n'intervient pas volontairement... entendez-moi bien. Toute sa volonté doit être de silence. Il doit faire taire en lui toutes les voix des préjugés, oublier, oublier, faire silence, être un écho parfait. Alors, sur sa plaque sensible, tout le paysage s'inscrira. Pour le fixer sur la toile, l'extérioriser, le métier interviendra ensuite, mais le métier respectueux qui, lui aussi, n'est prêt qu'à obéir, à traduire inconsciemment, tant il sait bien sa langue, le texte qu'il déchiffre, les deux textes parallèles, la nature vue, la nature sentie, celle qui est là... (il montrait la plaine verte et bleue) celle qui est ici... (il se frappait le front) qui toutes deux doivent s'amalgamer pour durer, pour vivre d'une vie moitié humaine, moitié divine, la vie de l'art, écoutez un peu... la vie de Dieu. Le paysage se reflète, s'humanise, se pense en moi. Je l'objective, le projette, le fixe sur ma toile...

Joachim Gasquet, *Cézanne*

*

Nous arrivons par le village qui s'ouvre déjà sur la baie. Nous entrons dans un monde jaune et bleu où nous accueille le soupir odorant et âcre de la terre d'été en Algérie. Partout, des bougainvillées rosat dépassent les murs des villas ; dans les jardins, des hibiscus au rouge encore pâle, une profusion de roses thé épaisses comme de la crème et de délicates bordures de longs iris bleus. Toutes les pierres sont chaudes. À l'heure où nous descendons de l'autobus couleur de bouton d'or, les bouchers dans leurs voitures rouges font leur tournée matinale et les sonneries de leurs trompettes appellent les habitants.

À gauche du port, un escalier de pierres sèches mène aux ruines, parmi les lentisques et les genêts. Le chemin passe devant un petit phare pour plonger ensuite en pleine campagne. Déjà, au pied de ce phare, de grosses plantes grasses aux fleurs violettes, jaunes et rouges, descendent vers les premiers rochers que la mer suce avec un bruit de baisers. Debout dans le vent léger, sous le soleil qui nous chauffe un seul côté du visage, nous regardons la lumière descendre du ciel, la mer sans une ride, et le sourire de ses dents éclatantes. (...)

Au bout de quelques pas, les absinthes nous prennent à la gorge. Leur laine grise couvre les ruines à perte de vue. Leur essence fermente sous la chaleur, et de la terre au soleil monte sur toute l'étendue du monde un alcool généreux qui fait vaciller le ciel. Nous marchons à la rencontre de l'amour et du désir. Nous ne cherchons pas de leçons, ni l'amère philosophie qu'on demande à la grandeur. Hors du soleil, des baisers et des parfums sauvages, tout nous paraît futile. Pour moi, je ne cherche pas à y être seul. J'y suis souvent allé avec ceux que j'aimais et je lisais sur leurs traits le clair sourire qu'y prenait le visage de l'amour. Ici, je laisse à d'autres l'ordre et la mesure. C'est le grand libertinage de la nature et de la mer qui m'accapare tout entier.

Que d'heures passées (...) à tenter d'accorder ma respiration aux soupirs tumultueux du monde ! Enfoncé parmi les odeurs sauvages et les concerts d'insectes somnolents, j'ouvre les yeux et mon cœur à la grandeur insoutenable de ce ciel gorgé de chaleur. Ce n'est pas si facile de devenir ce qu'on est, de retrouver sa mesure profonde. Mais à regarder l'échine solide du Chenoua, mon cœur se calmait d'une étrange certitude. J'apprenais à respirer, je m'intégrais et je m'accomplissais. (...)

Ici même, je sais que jamais je ne m'approcherai assez du monde. Il me faut être nu et puis plonger dans la mer, encore tout parfumé des essences de la terre, laver celles-ci dans celle-là, et nouer sur ma peau l'étreinte pour laquelle soupirent lèvres à lèvres depuis si longtemps la terre et la mer. Entré dans l'eau, c'est le saisissement, la montée d'une glu froide et opaque, puis le plongeon dans le bourdonnement des oreilles, le nez coulant et la bouche amère – la nage, les bras vernis d'eau sortis de la mer pour se dorer dans le soleil et rabattus dans une torsion de tous les muscles ; la course de l'eau sur mon corps, cette possession tumultueuse de l'onde par mes jambes – et l'absence d'horizon. Sur le rivage, c'est la chute dans le sable, abandonné au monde, rentré dans ma pesanteur de chair et d'os, abruti de soleil, avec, de loin en loin, un regard pour mes bras où les plaques de peau sèche découvrent, avec le glissement de l'eau, le duvet blond et la poussière de sel.

Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure. Il n'y a qu'un seul amour dans ce monde. Étreindre un corps de femme, c'est aussi retenir contre soi cette joie

étrange qui descend du ciel vers la mer. (...) J'aime cette vie avec abandon et veux en parler avec liberté : elle me donne l'orgueil de ma condition d'homme. Pourtant, on me l'a souvent dit : il n'y a pas de quoi être fier. Si, il y a de quoi : ce soleil, cette mer, mon cœur bondissant de jeunesse, mon corps au goût de sel et l'immense décor où la tendresse et la gloire se rencontrent dans le jaune et le bleu. C'est à conquérir cela qu'il me faut appliquer ma force et mes ressources. Tout ici me laisse intact, je n'abandonne rien de moi-même, je ne revêts aucun masque : il me suffit d'apprendre patiemment la difficile science de vivre qui vaut bien tout leur savoir-vivre. (...)

Vers le soir, au sortir du tumulte des parfums et du soleil, dans l'air maintenant rafraîchi, l'esprit s'y calmait, le corps détendu goûtait le silence intérieur qui naît de l'amour satisfait. Je m'étais assis sur un banc. Je regardais la campagne s'arrondir avec le jour. (...)

J'avais au cœur une joie étrange, celle-là même qui naît d'une conscience tranquille. (...)

J'avais fait mon métier d'homme et d'avoir connu la joie tout un long jour ne me semblait pas une réussite exceptionnelle, mais l'accomplissement ému d'une condition qui, en certaines circonstances, nous fait un devoir d'être heureux.

Albert Camus, *Noces à Tipasa*

*

Julien avait traversé le parc ; et il marchait dans la forêt d'un pas nerveux, jouissant de la mollesse du gazon et de la douceur de l'air.

Les ombres des arbres s'étendaient sur la mousse. Quelquefois la lune faisait des taches blanches dans les clairières, et il hésitait à avancer, croyant apercevoir une flaque d'eau, ou bien la surface de mares tranquilles se confondait avec la couleur de l'herbe. C'était partout un grand silence ; et il ne découvrit aucune des bêtes qui, peu de minutes auparavant, erraient à l'entour de son château.

Le bois s'épaissit, l'obscurité devint profonde. Des bouffées de vent chaud passaient, pleines de senteurs amollissantes. Il enfonçait dans des tas de feuilles mortes, et il s'appuya contre un chêne pour haleter un peu.

Tout à coup, derrière son dos, bondit une masse plus noire, un sanglier. Julien n'eut pas le temps de saisir son arc, et il s'en affligea comme d'un malheur.

Puis, étant sorti du bois, il aperçut un loup qui filait le long d'une haie.

Julien lui envoya une flèche. Le loup s'arrêta, tourna la tête pour le voir et reprit sa course. Il trottait en gardant toujours la même distance, s'arrêtait de temps à autre, et, sitôt qu'il était visé, recommençait à fuir.

Julien parcourut de cette manière une plaine interminable, puis des monticules de sable, et enfin il se trouva sur un plateau dominant un grand espace de pays. Des pierres plates étaient clairsemées entre des caveaux en ruines. On trébuchait sur des ossements de morts ; de place en place, des croix vermoulues se penchaient d'un air lamentable. Mais des formes remuèrent dans l'ombre indécise des tombeaux ; et il en surgit des hyènes, tout effarées, pantelantes. En faisant claquer leurs ongles sur les dalles, elles vinrent à lui et le flairaient avec un bâillement qui découvrait leurs gencives. Il dégaina son sabre. Elles partirent à la fois dans toutes les

directions, et, continuant leur galop boiteux et précipité, se perdirent au loin sous un flot de poussière.

Une heure après, il rencontra dans un ravin un taureau furieux, les cornes en avant, et qui grattait le sable avec son pied. Julien lui pointa sa lance sous les fanons. Elle éclata, comme si l'animal eût été de bronze ; il ferma les yeux, attendant sa mort. Quand il les rouvrit, le taureau avait disparu. Alors son âme s'affaissa de honte. Un pouvoir supérieur détruisait sa force ; et, pour s'en retourner chez lui, il rentra dans la forêt.

Elle était embarrassée de lianes ; et il les coupait avec son sabre, quand une fouine glissa brusquement entre ses jambes, une panthère fit un bond par-dessus son épaule, un serpent monta en spirale autour d'un frêne.

Il y avait dans son feuillage un choucas monstrueux, qui regardait Julien ; et çà et là, parurent entre les branches quantité de larges étincelles, comme si le firmament eût fait pleuvoir dans la forêt toutes ses étoiles. C'étaient des yeux d'animaux, des chats sauvages, des écureuils, des hiboux, des perroquets, des singes.

Julien darda contre eux ses flèches ; les flèches, avec leurs plumes, se posaient sur les feuilles comme des papillons blancs. Il leur jeta des pierres ; les pierres, sans rien toucher, retombaient. Il se maudit, aurait voulu se battre, hurla des imprécations, étouffait de rage.

Et tous les animaux qu'il avait poursuivis se représentèrent, faisant autour de lui un cercle étroit. Les uns étaient assis sur leur croupe, les autres dressés de toute leur taille. Il restait au milieu, glacé de terreur, incapable du moindre mouvement. Par un effort suprême de sa volonté, il fit un pas ; ceux qui perchaient sur les arbres ouvrirent leurs ailes, ceux qui foulaient le sol déplacèrent leurs membres ; et tous l'accompagnaient.

Les hyènes marchaient devant lui, le loup et le sanglier par-derrière. Le taureau, à sa droite, balançait la tête ; et, à sa gauche, le serpent ondulait dans les herbes, tandis que la panthère, bombant son dos, avançait à pas de velours et à grandes enjambées. Il allait le plus lentement possible pour ne pas les irriter ; et il voyait sortir de la profondeur des buissons des porcs-épics, des renards, des vipères, des chacals et des ours.

Julien se mit à courir ; ils coururent. Le serpent sifflait, les bêtes puantes bavaient. Le sanglier lui frottait les talons avec ses défenses, le loup l'intérieur de ses mains avec les poils de son museau. Les singes le pinçaient en grimaçant, la fouine se roulait sur ses pieds. Un ours, d'un revers de patte, lui enleva son chapeau ; et la panthère, dédaigneusement, laissa tomber une flèche qu'elle portait à sa gueule.

Une ironie perçait dans leurs allures sournoises. Tout en l'observant du coin de leurs prunelles, ils semblaient méditer un plan de vengeance ; et, assourdi par le bourdonnement des insectes, battu par les queues d'oiseaux, suffoqué par des haleines, il marchait les bras tendus et les paupières closes comme un aveugle, sans même avoir la force de crier « grâce ! »

Le chant d'un coq vibra dans l'air. D'autres y répondirent ; c'était le jour ; et il reconnut, au-delà des orangers, la façade de son palais.

Gustave Flaubert, *La Légende de Saint Julien l'Hospitalier*

*

Le peintre vit dans la fascination. Ses actions les plus propres – ces gestes, ces tracés dont il est seul capable, et qui seront pour les autres révélation, parce qu'ils n'ont pas les mêmes manques que lui – il lui semble qu'ils émanent des choses mêmes, comme le dessin des constellations. Entre lui et le visible, les rôles inévitablement s'inversent. C'est pourquoi tant de peintres ont dit que les choses les regardent, et André Marchand après Paul Klee : « Dans une forêt, j'ai senti à plusieurs reprises que ce n'était pas moi qui regardais la forêt. J'ai senti, certains jours, que c'étaient les arbres qui me regardaient, qui me parlaient... Moi j'étais là, écoutant... Je crois que le peintre doit être transpercé par l'univers et non vouloir le transpercer... J'attends d'être intérieurement submergé, enseveli. Je peins peut-être pour surgir

Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'Esprit*

*

Il y a des heures où je m'échappe de moi, où je vis dans une plante, où je me sens herbe, oiseau, cime d'arbre, nuage, eau courante, horizon, couleur, forme et sensations changeantes, mobiles, indéfinies ; des heures où je cours, où je vole, où je nage, où je bois la rosée, où je m'épanouis au soleil, où je dors sous les feuilles, où je plane avec les alouettes, où je rampe avec les lézards, où je brille dans les étoiles et les vers luisants, où je vis enfin dans tout ce qui est le milieu d'un développement qui est comme une dilatation de mon être.

George Sand, *Impressions et souvenirs*

*

Il n'y a rien de ce qui paraît être en dehors de nous, qui ne soit nous. Le *non-moi* n'existe pas d'une manière absolue, par conséquent le *moi* absolu est une notion fautive. Toute la terre et tout le ciel agissent sur nous à toute heure, et, à toute heure, nous réagissons sur toute la terre et sur tout le ciel sans nous en apercevoir. Tout ce qui est, est réceptacle ou effusion, élément ou aliment de vie. Il faut la respiration de tous les êtres pour que chacun de nous ait sa dose d'air respirable. Les nuages sont la sueur de la terre, il faut que tout y transpire pour que nous ne soyons pas desséchés. Il faut que le plus petit astre de la voie lactée fonctionne dans le mode d'existence qui lui est départi pour que l'univers subsiste. Comme la goutte d'eau que le soleil irise, nous avons des reflets, des projections immenses dans l'espace. Et moi, pauvre atome, quand je me sens arc-en-ciel et voie lactée, je ne fais pas un vain rêve. Il y a de moi en tout, il y a de tout en moi.

George Sand, *Impressions et souvenirs*

*

La lumière emplit tout l'espace, sans rien laisser au-dehors. Il n'y a rien d'autre qu'elle. Elle est la perfection, la force, la beauté.

La lumière est quelquefois si dense qu'on pourrait la toucher. On la prendrait dans ses mains,

elle vibrerait et palpiterait entre les paumes comme un très jeune animal.

Elle glisse, elle fuit entre les doigts, elle s'échappe, puis revient, vole dans l'air, va et vient sans cesse. La lumière n'est pas comme l'eau, ou le vent. Elle n'use pas. Elle ne brise rien, n'engloutit rien. Au contraire, elle libère le pouvoir de la vie dans chaque chose. Dans les cailloux, dans les arbres, dans les corps des mouches et des oiseaux, même dans le corps des montagnes, il y a ce pouvoir qui attend d'être révélé. Tout peut être vivant dans la lumière. Elle resplendit sur le pelage des chevaux, sur les écailles des lézards. Quand elle est là, on ouvre la bouche et on mange. On mange l'air, on avale la chaleur brillante qui se glisse dans le corps et fait briller des soleils à la place de chaque ganglion. (...)

Lentement, on respire, lentement. La lumière entre par les narines et se répand à l'intérieur des poumons, la lumière parcourt les artères du corps, s'infuse dans le sang, fait briller le cœur, les reins, le foie, se dépose dans la moelle des os comme une poudre d'or. Les nerfs sont des fils électriques, ils vibrent sans arrêt. (...) Les muscles sont tendus, pleins de force et de chaleur. Sous la lumière, le corps est grand. Il s'élargit dans toutes les directions, il recouvre la terre avec ses ondes. Il y a un réseau de pulsations qui tisse une trame invisible et belle, et l'on repose sur le lit de la lumière. (...)

Alors on entend, on entend, pour la première fois, ce qui est plus beau que le chant de la mer, plus doux que la voix du vent dans les arbres, ce qui emplit de joie et de vigueur, la seule musique, créée à l'intérieur du cerveau blanc, celle qui a traversé tout l'espace entre le soleil et la terre, celle que seules peut-être les fleurs savent entendre tout le temps, le bruit très doux et très pur de la voix de la lumière. (...)

Peut-être qu'un jour il n'y aura pas d'autre savoir que celui-ci : connaître la lumière. On marchera sur une terre libre, où tout sera apparent. On sera entourés par les belles couleurs, les couleurs franches, on verra les mouvements des belles formes. Tous les sons seront de la musique, pour les oreilles, et aussi pour les yeux, pour les mains, pour le corps tout entier. Il n'y aura jamais l'ennui, jamais la tristesse. La lumière régnera sans interruption, et l'on pourra regarder les visages comme on regarde les nuages. Il n'y aura plus les secrets et les mystères parce que le cœur de tout ce qui vit sera visible, battant à la lumière du soleil. Personne ne jugera personne. Personne ne pensera. Mais ils jetteront leurs éclats, ils brilleront, ils seront allumés au même instant, parcelles incandescentes d'une même vie.

Oui, peut-être que ce sera ainsi. Peut-être que c'est déjà ainsi, comme si le monde n'était peuplé que d'enfants. (...)

Les enfants éclairent, ils sont la lumière. Les enfants sont semblables aux pauvres, aux nomades, et d'eux vient le même sentiment de force, de vérité, le même pouvoir, la beauté. Ils nous donnent tout cela et cela nous traverse. Les enfants sont magiques, les seuls êtres absolument magiques.

Quelle est cette lumière qui paraît tranquillement, qui rayonne, cette lumière de leurs yeux, de leur visage, de leur corps ? Elle vient d'eux naturellement, elle brille sans faiblir. Quand on regarde leur visage et leur corps, c'est comme si l'air devenait plus pur, plus frais, plus transparent, comme s'il n'y avait jamais rien de sale, de dangereux, de mauvais. Les enfants regardent le monde moderne : les avions, les autos, les hauts immeubles qui ressemblent à

des prisons, et leur regard les arrête, passe à travers eux. On voit alors d'autres choses apparaître, des choses neuves et belles, inimaginables, qui libèrent ce qui était caché. On voit mieux, et plus loin, grâce à leur regard l'espace est devenu encore plus grand.

Ils savent faire cela, les enfants, sans parole, sans idée.

Dans leur corps, sur leur visage, la vie est présente tout entière. C'est une vie peut-être indestructible, une vie comme au jour du commencement.

Ils savent quelque chose de grand et de vrai, les enfants ; quelque chose qu'on n'apprendra plus, comme si l'expérience nous éloignait de cette première illumination. Le regard qui vient d'eux vers nous nous transperce, nous rend légers. Aucune cuirasse ne peut empêcher ce regard d'arriver. Le langage, la culture, l'histoire, les habitudes, les habits et les masques de la convention sociale, et plus encore peut-être, les désirs, les possessions, le poids des biens et des fonctions; tout cela, et bien d'autres choses encore, le regard simple des enfants les renverse d'un seul coup, et va au-delà, directement, comme si cette lumière avait la force du vent et de la mer, le pouvoir de la vie. (...)

Il y a tellement d'écrans, tellement de rideaux qui empêchent de voir la lumière. Ce que je cherche, ce que je veux n'est pas lointain. C'est le lieu facile et proche, que les yeux peuvent voir. Il faut cesser de prendre, et de laisser. Il faut, une fois pour toutes, entrer dans la vie INOUBLIABLE.

J.M.G. Le Clézio, *L'inconnu sur la terre*

*